

Lucie DESBROSSES*

L'HISTOIRE AUGUSTE
DE NICOMAUQUE FLAVIEN SENIOR À NAUCELLIUS

À propos de THOMSON (M.), *Studies in the Historia Augusta*. - Bruxelles : Latomus, 2012. - 154 p. : index, bibliogr. - (Latomus ; 337). - ISBN : 9782.87031.2780.

Cette courte monographie, publiée dans la collection Latomus par Mark Thomson (Th.), se propose de réexaminer en six chapitres assez homogènes la question de l'auteur, de la date, du contexte, de la rédaction, de la réception, et de la postérité de l'*Histoire Auguste (HA)*. Il se donne d'autre part pour projet de soutenir de nouvelles hypothèses sur ce corpus énigmatique, qui réunit les biographies d'empereurs et d'usurpateurs des deuxième et troisième siècles, prétendument rédigées par six auteurs sous les règnes de Dioclétien et de Constantin. L'introduction reprend un certain nombre de travaux récents concernant la structure, les sources, et les diverses théories émises au sujet de l'œuvre jusqu'à la fin des années 2000, puis oriente le propos, en légère contradiction avec lesdites théories, vers les diverses analyses que chaque chapitre s'attache à développer. L'auteur prévient dès l'abord qu'il ne postule qu'un seul rédacteur, ayant écrit vers l'an 400, et dévoile en l'anticipant une part importante du contenu des chapitres. Deux tableaux synoptiques de la composition de l'ouvrage et des sources alléguées referment l'introduction.

* Université de Franche-Comté, Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité; lucie.desbrosses@gmail.com

Le premier chapitre, sans doute le plus sujet à discussion, reprend à son compte la thèse déjà largement vérifiée d'une paternité unique de l'*HA*¹. Il retrace ainsi l'histoire de la question de l'identité de l'auteur, sans toutefois se montrer exhaustif², en s'appuyant sur les remarques de l'humaniste Casaubon et les éliminations successives des auteurs factices proposées par Saumaise au XVII^e siècle, thèses faisant depuis longtemps autorité et qu'il eût peut-être été bon de rappeler plus brièvement au profit d'une argumentation plus neuve sur la question de l'identification de l'auteur. L'évocation consistante des travaux de H. Dessau, en 1889, qui fait apparaître l'influence générale du biographe Marius Maximus et d'autres nombreux traits communs à l'écriture des faussaires, sert de support à un court catalogue de nouvelles idiosyncrasies. D'autres affinités entre les prétendus auteurs sont ainsi brièvement mises en évidence : certaines mentions douteuses ou frauduleuses sont relevées dans plusieurs *Vies* (telle la triple occurrence de « nomenclatures aberrantes » de deux parentes d'Héliogabale sous « la plume » de Capitolinus et de Lampridius ou l'invention de jardins impériaux chez Spartianus et Vopiscus). L'examen plus proprement lexicographique, enrichi par les travaux d'Adams, fait encore apparaître un idiolecte qui plaide en faveur d'un auteur unique. Enfin, le rappel, sous forme synthétique, des arguments de H. Dessau aurait presque suffi à établir la véracité de cette thèse communément admise aujourd'hui : *nihil novi sub sole* donc ; on regrette que ces développements ne proposent rien de neuf sur l'identification précise du faussaire, quitte à rappeler seulement les propositions de W. Hartke, M. Festy, É. Demougeot et plus récemment de St. Ratti, toutes totalement passées sous silence dans cette partie où l'on était en droit d'attendre un point sur la question. La difficulté réside plutôt, selon l'auteur, dans les possibles motivations du faussaire, l'épineuse question du *cui bono*. Faisant table rase des diverses hypothèses idéologiques émises jusqu'à ce jour, l'auteur avance seulement l'idée que la collection des *Panegyriques Latins*, parus à la fin du IV^e siècle, aurait inspiré à l'imposteur ses dédicaces frauduleuses et ses pseudonymes ; à tout le moins, nombre de *loci similes* confirment le lien significatif existant entre ces deux œuvres³. C'est ainsi que cette œuvre collective aurait suggéré à l'imposteur l'idée d'un travestissement sous de multiples identités, et des caractéristiques formelles proches du panégyrique. Pour quelles raisons ? Th. se refuse à toute interprétation idéologique de l'*HA*, mais n'en apporte pas d'autre. Quant à la question du décryptage des pseudonymes, traitée à la fin du chapitre, elle ne saurait être élucidée, selon l'auteur, par la « mer de conjectures » (p. 29) proposées par les chercheurs modernes : Th.

1. H. DESSAU, « Über Zeit und Persönlichkeit der *Scriptores Historiae Augustae* », *Hermes* 24, 1889, p. 337-392.

2. Les travaux récents de St. Ratti, dont seul l'article « Nicomaque Flavien Senior auteur de l'*Histoire Auguste* » dans *HAC X*, Bari 2007, p. 305-317 est mentionné en bibliographie, ne font l'objet que d'une très vague allusion en introduction, p. 11, et ne sont malheureusement pas évoqués ici, notamment l'important : *Antiquus error. Les ultimes feux de la résistance païenne*, Turnhout 2010, ce qui trahit le traitement extrêmement lacunaire par Th. de cette question pourtant cruciale.

3. St. Ratti a ainsi naguère relevé les parallèles entre le *paneg.* 12 (éloge de Théodose par Pacatus en 389) et la *Vita Gallieni* : cf. *Histoire Auguste IV 2, Vies des deux Valériens et des deux Galliens*, Paris 2000, Introduction, p. LII-LIV.

privilège l'explication généalogique des *praenomina* (des noms tels que Aelius, Iulius, ou Flavius seraient choisis pour leur lien avec les grandes dynasties impériales). Mais surtout, dans le sillon de T. Honoré, l'auteur avance l'idée que chaque pseudonyme code et détermine les divers empereurs regroupés par un biographe factice : Capitolinus, par exemple, serait un *nomen* formé pour évoquer le temple de Jupiter Capitolin, l'un des lieux de rencontre du Sénat et, partant, serait le biographe des empereurs favorables au Sénat⁴ ; de même, Spartianus formerait la catégorie des vies d'empereurs plus austères. Néanmoins, l'explication concernant Lampridius est réexaminée et fait l'objet d'une nouvelle hypothèse : ce nom aurait été forgé non pas à partir de *lampras*, mais sur la base du terme non attesté **lampreda*, la lamproie, sorte d'anguille dont se délectaient particulièrement les empereurs aux mœurs dissolues, volontiers friands de luxueux poissons et fruits de mer... On voit ce qu'une telle explication comporte de fantaisiste. Th. rappelle que ces jeux de mots étaient aisément décryptés par le lectorat qui formait l'élite romaine de la fin du IV^e siècle (habitué par exemple à la signification du terme « spartanus » qu'employait Pacatus dans son discours de 389 à propos des conditions de vie de Théodose en campagne, et dont l'*HA* se fait l'écho dans les nombreux passages mentionnés en notes.) « Gallicanus » ferait écho au talent oratoire des Gaulois, souvent rappelé et même réclamé par Symmaque⁵, tandis que Vulcarius rappellerait le nom d'un obscur commentateur de Cicéron mentionné par Jérôme... mais n'approchons-nous pas dangereusement la « mer de conjectures » tant honnie ? Trebellius, d'autre part, serait une déformation à peine masquée de *rebellis*, terme plus qu'approprié pour évoquer les biographies des trente tyrans, et inspirée au faussaire par une première déformation du nom de l'usurpateur Regilianus en Trebellianus (sans compter, pourrions-nous ajouter, que cette invention prosopographique active peut-être à dessein les sèmes du chiffre trois et de la violence guerrière, adéquats pour parler des trente tyrans). À la suite de E. Birley, M. Thompson découvre l'origine de Vopiscus dans le *De Oratore* de Cicéron, où un dénommé César introduit une digression sur l'humour et les prédispositions des siciliens à l'intelligence ; un commentateur nous apprend le nom complet de l'intervenant : son *cognomen* est Vopiscus. Fort de ces analyses, l'auteur peut conclure à une définition plus précise de la personnalité de l'écrivain faussaire : « grammairien et rhétoricien semblent avoir toutes deux exercé leur malicieuse influence sur notre imposteur, qui faisait sans doute partie des intellectuels mineurs, récitant leurs discours et corrigeant leurs manuscrits sur le Forum de Trajan à la fin du quatrième siècle » (p. 36). Pour autant, Th. ne conclut pas à une œuvre homogène, et signale l'incorporation dans le texte de nombreux matériaux de sources différentes, bréviaires, biographies et histoires, souvent réduites à de grossières paraphrases, à côté des inventions propres du facétieux érudit.

4. Pour une autre interprétation, néanmoins elle aussi liée à Jupiter, cf. St. Ratti, *Polémiques entre païens et chrétiens*, Paris 2012, p. 21.

5. Ce qui plaide en faveur d'une parenté de plus en plus étroite entre l'*Histoire Auguste* et les *Lettres* de Symmaque, malgré le refus manifeste de Th. d'identifier de plus près l'auteur avec l'un ou l'autre des hommes de cette illustre famille.

Le deuxième chapitre, consacré à la question de la datation de l'œuvre, s'appuie sur la terminologie administrative et les éventuelles allusions aux grands événements, dans le prolongement des études déjà menées notamment par H. Dessau et A. Chastagnol, afin de fixer un *terminus post quam* à la rédaction. Après un bref rappel des incohérences déjà relevées par ses prédécesseurs, tant au sujet des dédicaces que d'autres mentions anachroniques, l'auteur appelle à la prudence face à ce type de références qu'il juge peu fiables : la terminologie administrative ne lui paraît jamais être le fait d'une seule période déterminée, puisqu'on peut relever dans l'*HA* des références archaïsantes aux institutions républicaines (trahissant les faveurs de l'auteur pour le système passé), ainsi que nombre de termes du II^e siècle, malgré sa datation bien ultérieure. L'auteur, de même, aurait bien pu ne pas même avoir conscience des anachronismes commis, s'appuyant sur une documentation obsolète ou des connaissances approximatives, et déterminé par une « sensibilité synchronique » plus que diachronique, qui explique que « le passé est refondu dans l'image du présent » (p. 53). Quoi qu'il en soit, de cette terminologie administrative surreprésentée, Th. conclut à une possible appartenance de l'auteur de l'*HA* à la bureaucratie romaine, hypothèse qui n'avait pas manqué d'être déjà avancée⁶. Divers indicateurs anciens et nouveaux permettent de situer la rédaction de l'œuvre à la fin du IV^e, thèse déjà majoritairement admise. Néanmoins, l'argument de A. Chastagnol, qui proposait de placer un *terminus ante quem* en 398, sur la base de l'omission, dans la liste des *regiones annonariae*, de la nouvelle province de Valeria créée à cette date, est rejeté : Th. lui objecte l'oubli d'autres provinces existantes (telle la Sicile), et l'utilisation possible d'une documentation déjà datée. De la même manière, les allusions aux événements de la fin du IV^e siècle que A. Chastagnol et R. Syme⁷ avaient entrevues dans certaines mentions (rapprochements possibles d'Avidius Cassius avec Gildo, du mariage de Bonosius et d'Humila avec celui d'Honorius et Maria...) sont presque toutes rejetées comme douteuses, à l'exception de celles faisant écho à 395 : les discrets renvois à l'usurpation d'Eugène (devenu le rhéteur Eugamius sous la plume du faussaire) et au consulat des fils de Petronius Probus (annoncé dans une prophétie dans la vie de Probus) sont validées. De même, l'auteur remarque, à la suite d'Honoré, qu'« un discours attribué au faux consul Maecius Faltonius Nicomaque semble exprimer certaines des raisons qui ont conduit Virius Nicomaque Flavien à soutenir le régime d'Eugène au dernier moment », allusion supplémentaire à cette période définitivement admise de rédaction ; c'était là l'occasion (manquée) de rappeler l'hypothèse d'identification de l'auteur masqué avec ce personnage, à savoir Nicomaque Flavien senior⁸. Enfin, Th. remarque

6. Cf. notamment ST. RATTI, *Écrire l'Histoire à Rome*, Paris 2009, « *L'Histoire Auguste* », p. 285-299 et, en dernier lieu, avec de nouveaux arguments, *id.*, *Polémiques entre païens et chrétiens*, Paris 2012.

7. Cf. A. CHASTAGNOL, R. SYME, « Ammianus and the *Historia Augusta* », *RPh* 43, 1969, p. 348-379.

8. Cf. ST. RATTI, *Écrire l'Histoire à Rome*, Paris 2009, « *L'Histoire Auguste* », p. 295.

l'absence manifeste d'allusion à d'autres événements ultérieurs et pourtant d'importance, tels que le sac de Rome de 410 : autant de conclusions, orientées et critiquables, qui ne font guère évoluer la fourchette de datation proposée *a priori*, toujours postérieure à 395⁹.

Le troisième chapitre s'attache à définir le contexte de production et de diffusion de l'oeuvre : à partir de l'étude des noms fictifs et des généalogies fautives que H. Dessau, T. Barnes, R. Syme et J. Schwartz identifiaient comme des créations modelées à partir des noms des grandes personnalités de la fin du IV^e siècle, Th. complète la connaissance du lectorat visé par l'auteur de l'*HA*. L'élite romaine tardive s'appropriait couramment une généalogie fantaisiste à sa gloire, comme l'attestent de nombreux auteurs des IV^e et V^e siècles, tels Ammien Marcellin, Ausone, Jérôme, Macrobe, Sidoine Apollinaire ou encore Cassiodore. C'est dans ce contexte que s'inscrit l'auteur de l'*HA*, qui ne propose rien que de très commun en formulant ces « compliments généalogiques ». De plus, ces généalogies élogieuses, assorties d'allusions flatteuses, peuvent constituer des indices pour situer plus précisément l'auteur dans le temps et l'espace : d'après ses références insistantes au passé glorieux des Ceionii, on peut conclure à une certaine proximité du faussaire avec cette grande famille ; de même, les références significatives à Petronius Probus et à ses deux fils, consuls en 395, démontre à quel lectorat l'auteur destinait ses biographies ponctuées de rappels louangeurs : ce faisant, il « cherchait à s'associer avec les plus grands gardiens de la culture » (p. 59), et assurait ainsi la perpétuation de son texte au sein des grandes familles. D'autre part, les documents faux forgés par l'auteur soutiennent globalement les prétentions de la classe sénatoriale, et témoignent du désir d'asseoir la suprématie de cet ordre en lui attribuant *de jure* une autorité et un pouvoir de juridiction qu'il ne détenait pas *de facto*. Il s'agissait aussi de créer des précédents visant à prouver que l'engagement du Sénat dans l'appareil gouvernemental, qui semblait vouloir favoriser l'auteur, s'inscrivait dans une longue tradition séculaire. La fabrication de faux impliquait l'imitation de la phraséologie et du lexique législatifs : c'est ainsi que se trouve expliquée une frappante ressemblance formelle entre un faux discours de la vie de Carus et une loi de 390 attribuée à Nicomaque Flavien, dont le nom est décidément chevillé de près à l'oeuvre... Enfin, pour replacer l'oeuvre dans un contexte de production littéraire plus global, Th. rappelle l'engouement de la classe aristocrate pour l'histoire de Marius Maximus et Juvénal, tous deux intertextes avérés de l'*HA*, et la lecture de biographies, impériales ou non : la deuxième moitié du IV^e siècle voit en effet se multiplier vies, notices ou épigrammes portant aussi sur des figures historiques marginales, dont le développement des hagiographies est un marqueur évident (l'auteur rappelle à bon escient la *vie d'Apollonios de Tyane* par Nicomaque Flavien) ; l'intérêt s'accroît aussi pour les vies d'usurpateurs, dont l'*HA* n'est donc pas un représentant isolé (Ausone, Paulin de Nole, Polemius Silvius). Ainsi, le contexte littéraire de la fin du IV^e siècle apparaît comme singulièrement propice à la parution d'une collection de biographies originales tout autant que mystificatrices, comme l'est l'*HA*. Dans le quatrième chapitre, Th.

9. En dépit des conclusions plus récentes de l'ouvrage de A. CAMERON, *The Last Pagans of Rome*, Oxford 2011. La limite minimale de datation est ramenée à 385. Cf FR. PASCHOUD, « On a recent book by Alan Cameron : the last Pagans of Rome », *AntTard* 20, 2012, p. 380-382.

cherche à mettre en évidence les connexions qu'il perçoit entre le mystérieux auteur du recueil et un poète mineur de la seconde moitié du IV^e siècle, Julius ou Junius Naucellius, rimailleur et pâle imitateur d'Ausone dans les *Epigrammata Bobiensa*, amateur d'antique et correspondant de Symmaque et de Nicomaque Flavien. Sans établir d'authentification définitive, ce travail se propose avant tout de fournir matière à discussion, et reconnaît à maintes reprises le caractère faillible de la thèse détaillée : fondée sur quelques maigres coïncidences entre Vopiscus, auteur des dernières *Vies* (mais quelle caution prêter à son propos ?), et les rares données biographiques dont nous disposons sur Naucellius, notamment leur commune origine syracusaine, elle établit ensuite une série de parallèles textuels plus ou moins évidents entre les épigrammes et l'*HA* dans son ensemble. Ainsi, un goût commun pour le passé, la pratique de la traduction, des considérations identiques (mais topiques) sur la durée de l'existence humaine, l'identité du lectorat visé, une même apostrophe à un certain Bassus sont autant d'occasions saisies de rapprocher ces œuvres, sans pour autant établir un quelconque lien de paternité. De fait, si la seule référence à l'*HA* attestée dans la littérature antique apparaît bel et bien dans un fragment de Q. Aurelius Memmius Symmaque, descendant de l'illustre sénateur, il semble excessif d'y voir la conséquence de la correspondance entretenue un siècle auparavant entre Naucellus et Symmaque, possible destinataire des œuvres du premier. D'ailleurs, si l'on peut admettre que l'*HA* ait été léguée en héritage par Symmaque, c'est tout son entourage d'aristocrates lettrés qu'il conviendrait d'examiner. D'autre part, Th. se base sur une possible falsification d'un élément du corpus des *Epigrammata*, une diatribe intitulée *Conquestio Sulpiciae* (reproduite en fin de chapitre) pour suggérer que Naucellius n'était pas étranger à la pratique de mystification littéraire pratiquée dans l'*HA*. Une partie conséquente du chapitre illustre la thèse selon laquelle cette *Conquestio* est un faux, forgé par Naucellius lui-même sous la fausse identité de Sulpicia, et inspiré en grande partie de Juvénal et de ses *scolies*, tout comme l'*HA*. Les cohérences stylistiques, esthétiques, idéologiques et lexicales entre ces deux œuvres mensongères, et notamment la même tendance au « bricolage érudit », prouveraient sinon une filiation proche, du moins une certaine proximité significative¹⁰. Il serait éventuellement possible de voir dans l'*HA* le geste irrévérencieux ou parodique d'un élève, d'un disciple, envers un érudit ou un professeur d'âge avancé, puisque Naucellius avait déjà 90 ans au moment des *Epigrammata*, entre 396 et 400. Le chapitre se conclut néanmoins en rappelant à juste titre la minorité poétique et le faible rayonnement de Naucellius, dont la figure reste à bien des égards obscure.

Dans le cinquième chapitre, l'auteur s'efforce de restaurer l'ordre primitif des vies dans la tradition manuscrite initiale, dont l'organisation n'était pas strictement chronologique à l'origine, mais répondait à d'autres exigences ici détaillées. Les copistes et savants successifs auraient en effet admis un peu trop rapidement que des accidents de copies avaient bouleversé

10. Th. rétracte ainsi ses précédentes conclusions, où Naucellius était présenté comme l'auteur probable de l'*HA*. Cette thèse est ici considérablement affaiblie, à raison. Cf. M. THOMSON, « Logodaedalia : Ausonius and the *Historia Augusta* » dans C. DEROUX éd., *Studies in Latin Literature and Roman History* XIV, Bruxelles 2008, p. 445-475.

l'ordre voulu par l'auteur, prétendument calqué sur le modèle chronologique, et ont rectifié sans scrupule la leçon du manuscrit premier, le *codex palatinus latinus* 899 (P). Or, l'agencement proposé dans ce document, corroboré par d'autres citations médiévales de manuscrits antérieurs perdus, répondrait à une logique autre que temporelle : dans cette version originelle, les vies sont en fait réparties en trois groupes dont les limites coïncident d'ailleurs avec les « aberrations » du corpus (lacunes, ordre chronologique très bouleversé). Les trois groupes redessinés par Th. seraient le fruit de cohérences manifestes entre les diverses vies selon les sources historiographiques, les attributions successives à tel ou tel auteur fictif, les dédicaces et les citations, authentiques ou falsifiées, contenues dans chaque chapitre. Le premier groupe, dont l'unité est la moins évidente, découlerait de Marius Maximus et épouserait les contours précis de l'oeuvre d'un biographe inconnu, identifié par R. Syme et T. Barnes. Le deuxième groupe de vies se réclame explicitement d'Hérodien et de l'hypothétique Aelius ou Junius Cordus. Enfin, le troisième groupe dépend de Dexippus et de l'historien anonyme grec souvent identifié à Eunapius. Ainsi, l'organisation du corpus révèle-t-elle un souci de créer peut-être trois volumes distincts, redessinés dans un tableau p. 92. De là, Th. imagine que les « sévères contraintes spatiales du codex » (p. 99) expliqueraient certaines entorses historiques énigmatiques : les lacunes, ou le caractère très partiel de certaines biographies, seraient à mettre au compte d'une économie de place et de préoccupations basement matérialistes. Cette thèse, en plus de son aspect simplificateur et discutable (peut-être était-il loisible à l'écrivain d'avoir recours à des *codices* de longueur variable et ajustable), nous paraît aller à contresens de la manie créative de l'usurpateur, qui n'hésite pas à produire nombre de documents annexes et d'*excursus* imaginatifs.

Enfin, le dernier chapitre concerne la réception et la transmission du texte avant qu'il soit fixé sur le premier manuscrit dont nous disposons, à savoir entre le V^e et le IX^e siècle. Fort peu de traces en sont restées au fil du temps : une référence importante, déjà évoquée, dans un fragment de l'*Historia Romana*, perdue, rédigée du temps de Theodoric par Memmius Maximus, petit-fils de Symmaque, démontre le lien direct entre le milieu de production initiale de l'oeuvre et le milieu dans lequel l'oeuvre circule trois générations plus tard ; il souligne aussi le lien direct existant entre l'*HA* et la famille des Nicomachi et des Symmachi. Une autre trace est conservée dans l'*Epitome* de Jordanes, qui s'appuyait sans doute sur l'*Histoire des Goths* de Cassiodore, dont on a pu supposer qu'elle s'inspirait elle-même de l'*Historia* du descendant de Symmaque. Pourtant, pas un de ces auteurs ne semble avoir connu directement l'*HA*, dont le manuscrit, après avoir circulé sans grande audience dans les cercles de l'aristocratie romaine, aurait été conservé jusqu'au huitième siècle dans le Nord de l'Italie, peut-être à la bibliothèque du monastère de Saint Colomban à Bobbio. Une faible transmission du texte dans l'antiquité tardive explique sans doute le peu de traces que l'on en garde à l'époque du bas Moyen-Âge. La première allusion de l'oeuvre apparaît au milieu du IX^e siècle dans la *Vita Karoli Magni* d'Eginhard, que l'on pensait surtout imitée de Suétone avant d'y déceler une référence probable à la vie d'Hadrien, et qui attesterait la présence du manuscrit de l'*HA* en France à cette époque. Th. s'attache ensuite à répertorier quelques tentatives infructueuses de rapprochements avec d'autres auteurs, comme Sulpice Sévère ou Sidoine Apollinaire,

proposées par les savants depuis le début du XX^e siècle, mais que la communauté scientifique a rejetées. Quelques pages de conclusions proposent un bilan des propos tenus. Enfin, une bibliographie sélective et parfois peu rigoureuse, assortie d'un index des auteurs antiques, clôt le volume. Outre la redite des études déjà menées, Th. esquive les points d'achoppement qui divisent aujourd'hui les spécialistes et ne prend pas explicitement parti dans ces querelles, quitte à les passer sous silence. L'ouvrage avance certes de nouvelles propositions, mais qui ne font guère bouger les lignes ; de plus, la présentation et l'argumentation demeurent partielles à défaut d'être clairement partiales. En définitive, cette monographie traite de façon parfois fort brève, voire expéditive, des problématiques nombreuses de cette œuvre complexe.